



La

VIE

EXTRAORDINAIRE

des gens

*FABRICE
COLIN*



ORDINAIRES



Flammarion
Extrait de la publication

La **VIE**
EXTRAORDINAIRE
des gens
ORDINAIRES



Il me restait vingt adresses : vingt lieux éparpillés
aux quatre coins du monde, et vingt histoires
toutes plus incroyables les unes que les autres.
C'est ce jour où le titre de ce livre m'est venu :
La Vie extraordinaire des gens ordinaires.



LISEZ. LISEZ, DE LA PREMIÈRE
À LA DERNIÈRE PAGE.
SI ÇA VOUS PLAÎT, DÉBROUILLEZ-VOUS
POUR EN **FAIRE UN LIVRE.**



Flammarion

COUVERTURE DE JEAN-FRANÇOIS MARTIN

La Vie extraordinaire des gens ordinaires

© Flammarion, 2010
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-2982-2

FABRICE COLIN

La Vie extraordinaire
des gens ordinaires

Flammarion

Il serait peut-être temps de le reconnaître : ce livre n'aurait jamais vu le jour sans l'enthousiasme et la confiance d'Hélène Wadowski, une éditrice qui n'a pas froid aux yeux. Marie T. et Laurence B., avec lesquelles j'ai eu le plaisir de travailler, peuvent et doivent être louées pour leur disponibilité, leur patience et leur soutien sans faille. L'extraordinaire armada des mes correcteurs pas ordinaires (l'incroyablement compétente Muriel Zurcher, le fantastiquement présent g@rp, le terriblement essentiel Benjamin Hanneton, l'exceptionnellement cool Brice Leclert et la superbement enthousiaste Celine Jarnot) méritent également une haie d'honneur, un verre de Montrachet 1978 et/ou une pluie de pétales de rose première classe. Même punition pour David C., sans qui personne, personne, personne n'habiterait les nuages. Super-Martin, Marjorie, Thaïs, Claire T. et les clubs lecture du collège de la Côte Roannaise à Renaison, sous la houlette de Christelle Layes, savent pour leur part ce qu'une certaine nouvelle leur doit : ma gratitude leur est définitivement acquise. Katia Colin, enfin, a supporté mes jérémiades narcissiques avec son flegme habituel (oh, et c'est elle qui m'a dit que ce titre était le bon) : je l'épouserai bien si ce n'était déjà fait.

Ce livre est pour Alice et Nathan, bien sûr,
et pour Pierre Bottero,
et pour Brune, et Camille,
avec le soupçon de tristesse étrangement joyeuse
qui sied à la vie en général
et à ce genre de circonstances en particulier.

AVANT-PROPOS

Depuis huit mois, passionnément, je me tenais à son chevet. Poète : ainsi l'avais-je baptisé, sentant, dès le premier regard, que rien, jamais, ne lui conviendrait mieux.

D'autres, peut-être, l'auraient affublé de qualificatifs plus clinquants, ou plus spectaculaires. Voyageur. Raconteur. Illuminé. La vérité, c'est qu'aucun mot ne lui aurait rendu plus honnête justice que celui-ci.

Aucun n'aurait su révéler mieux la trouble beauté de sa quête.

J'avais poussé un jour la porte de l'hôpital en me disant que le moment était venu de faire quelque chose pour mon prochain. J'étais entré en contact avec une association d'aide aux malades. J'avais signé des papiers, répondu à des questions, rempli un formulaire. Pour finir on m'avait conduit au salon. « Nous allons procéder à un essai, m'avait expliqué la responsable. Nous avons ici une personne qui, je pense, devrait vous convenir. »

Cette personne, c'était le poète.

La responsable a procédé aux présentations puis nous a laissés faire connaissance. Ce jour-là, nous avons discuté jusqu'à l'heure limite des visites, et même un peu après. Je crois bien que nous sommes devenus amis sans délai : un courant passait entre nous, une qualité paisible et mystérieuse qui emplissait jusqu'aux silences. Je lui ai avoué que j'étais écrivain. Il a hoché la tête. Il ne paraissait ni surpris ni le moins du monde impressionné.

Avant que je parte, il a insisté pour que nous nous serrions la main. Dans ses yeux brillait une promesse. Nous étions liés.

Je ne lui rendais visite qu'une fois par semaine. La responsable de l'association m'avait mis en garde : « Ne le fatiguez pas trop. Ne discutez pas trop du monde extérieur. Il vit sur un équilibre précaire. Vous savez ce qu'il risque. »

Je le savais, oui. Et je faisais attention. Autant que possible, j'évitais de parler de moi ou de ce fameux monde extérieur. Ce n'était pas que ces sujets étaient proscrits ; disons qu'il y avait des limites à ne pas franchir.

Nos conversations tournaient principalement autour de la vie à l'hôpital, des revues qu'il dévorait (tous ces magazines sur la décoration, la santé par les plantes, traînant sans but au salon) de peur d'avoir à réfléchir au reste, des essais consacrés au bonheur et des traités philosophiques que d'autres bénévoles lui

apportaient sur des chariots et qu'il feignait de compulser pour leur faire plaisir.

Le poète était un homme très doux. Ni frère ni sœur, pas même un vague cousin, aucun ami connu. Il ne devait pas avoir plus de quarante ans. D'après ses propres dires, sa vie antérieure avait été riche en voyages. Il avait travaillé d'abord comme professeur dans un collège de banlieue, puis son père était mort, et il avait connu une période de dépression assez sérieuse qui l'avait conduit tout droit en institution spécialisée. À sa sortie, il avait démissionné de l'Éducation nationale, et il avait commencé à préparer ce qu'il appelait son « tour du monde ».

Je ne disposais guère de détails supplémentaires. Son père lui avait laissé une rondelette somme d'argent, suffisante pour lui permettre de ne pas travailler pendant plusieurs années.

Prétendre que je n'aurais pas souhaité en apprendre plus serait mentir. Les voyages du poète m'obsédaient : pourquoi il était parti, ce qu'il avait découvert, comment son périple s'était achevé. Chaque fois que le sujet s'invitait dans nos échanges, cependant, il l'esquivaient, me certifiant que je comprendrais « plus tard ». Peu à peu, j'ai abandonné l'espoir de le faire parler là-dessus. Ça, bien sûr, c'était avant qu'il ne me remette cette fameuse enveloppe. Avant que je ne prenne connaissance des deux secrets qu'il m'avait cachés jusqu'alors.

Premier secret : le poète avait écrit un livre.

Second secret : sa condition était incurable ; il était condamné à brève échéance.

Comme de juste, j'ai appris tout cela le même jour. Je me souviens très bien de ce matin. Nous étions sortis dans le jardin de l'hôpital. C'était l'une de ces journées de septembre oubliées par l'été ; un couple de merles batifolait sur la pelouse. Assis sur son banc préféré, le poète avait posé une enveloppe sur ses genoux. Il me l'a tendue et m'a fait signe de m'asseoir.

L'enveloppe, en simple papier kraft, contenait une épaisse liasse de feuilles couvertes d'une écriture serrée. « Ne posez pas de questions, m'a conseillé le poète tandis que je parcourais rapidement la première page. Coucher des mots sur le papier, je ne vous apprends rien, c'est les condamner au sommeil, voire à la mort. Si je pouvais revenir en arrière, il me semble que j'y réfléchirais à deux fois. Mais le mal est fait, non ? Et je ne suis pas sûr, quoi qu'on en dise, qu'il existe une autre manière de procéder. »

Je ne comprenais pas où il voulait en venir. J'ai remis les feuilles dans leur enveloppe. « Que suis-je censé faire ? »

Une brise s'était levée. Il a souri. « Lisez. Lisez, de la première à la dernière page. Si ça vous plaît, débrouillez-vous pour en faire un livre. Pas sous mon nom. Sous le vôtre. Ou sous n'importe quel autre. À vrai dire, ça m'est égal. »

Prenant appui sur l'accoudoir, il a saisi sa canne et s'est éloigné en claudiquant. La canne était un accessoire nouveau pour lui, mais on aurait juré qu'elle avait toujours fait partie de son personnage. Je me

suis retenu de lui courir après. La responsable de l'association m'avait parlé, dans les couloirs. Elle avait fini, outrepassant son rôle, par m'éclaircir sur la pathologie du poète, son caractère inéluctable. Quand je lui avais demandé de quelle façon je pouvais l'aider, sa réponse avait été claire : « Ne changez rien. »

Une fois encore, j'ai regardé l'enveloppe. Lire ce texte était bien le moins que je pouvais faire pour mon ami. Le reste, on verrait plus tard.

Je suis rentré chez moi.

Les persiennes étaient baissées. J'ai entrouvert les fenêtres pour laisser passer le vent et j'ai mis un disque de Chopin. Mon canapé m'attendait. Un canapé avec un chat dessus, et une tasse de thé à portée de main. Lire est une occupation importante, réclamant un rituel spécifique.

Avec solennité, j'ai tiré le texte de son enveloppe. Le début ressemblait à une lettre d'introduction.

Sur une page entière s'étalait ensuite un titre en gros caractères : *La Vie extraordinaire des gens ordinaires*. Il y avait des instructions de lecture.

La suite évoquait un recueil de nouvelles. En réalité, et j'allais vite m'en rendre compte, c'était bien plus que ça.

À présent, je vais laisser la place au poète. Le texte que vous vous apprêtez à lire est la retranscription exacte, à quelques corrections près, de celui que j'ai eu entre les mains. Quant au nom, faute de mieux, j'ai décidé de laisser le mien.

Je n'en suis pas particulièrement fier mais c'est ce qui permet, je crois, à cet ouvrage d'exister.

Une dernière chose. *Apparemment* (j'écris ce mot en italique car, en définitive, je n'en suis pas certain à cent pour cent), les histoires qui suivent sont des histoires vraies. Il y a fort à parier que personne ne les aurait connues si mon ami ne me les avait pas offertes.

Le poète entendait montrer aux gens que la vie vaut la peine d'être vécue. C'était un rêveur, un idéaliste. Les rêveurs et les idéalistes finissent leurs jours dans la solitude et l'affliction : c'est là une triste vérité. Leurs histoires, néanmoins, leur survivent et sont libres.

Tout comme, naturellement, vous êtes libre d'y croire.

L.V.E.D.G.O.
— un préambule —

Certaines personnes vivent pour l'argent. D'autres pour la gloire, ou le pouvoir, et la plupart pour rien en particulier. Une poignée d'individus, paraît-il, placent l'amour au-dessus de tout le reste : un pari très beau et très risqué, si vous voulez mon avis.

Moi, depuis ma plus tendre enfance, je ne vivais que pour les histoires. Je n'en avais jamais assez.

Je menaçais ma grand-mère. Je suppliais mes parents. Je harcelais leurs amis. « Racontez-moi. Racontez-moi ! »

Comme j'étais persuasif et plutôt bon public, la majorité des grandes personnes s'efforçaient de me satisfaire. « Tu vois cette forêt, là-bas ?

— Oui.

— Eh bien, il y a des tigres dedans.

— Vrai de vrai ?

— Pourquoi te mentirais-je ? »

J'étais avide et curieux, mais pas complètement idiot. Avant peu, j'ai découvert qu'on me menait en bateau. J'avais quatre ans : le monde s'est écroulé.

Dans l'espoir de détourner mon attention, mes parents m'ont appris à lire. L'affaire a été réglée en quelques semaines. Le jour de mon entrée à l'école, on m'a inscrit à la bibliothèque municipale. J'ai eu l'impression d'entrer au Pays des Merveilles.

Très vite, la bibliothèque est devenue ma seconde maison. Je passais là-bas l'essentiel de mon temps : assis dans un coin, une pile de livres au bas de ma chaise. Je connaissais de mémoire le nom de tous les employés et la liste intégrale des codes de classement.

J'étais devenu bibliovore. Le tigre de la forêt ? C'était moi. Les rayons de la bibliothèque abritaient plus de quatre mille romans. Il fallait que je les dévore tous.

Les romans propagent des histoires inventées. Je le savais, et ça ne me posait plus de problèmes particuliers. J'avais, provisoirement, tiré un trait sur la réalité.

J'ai lu les quatre mille romans, et bien d'autres encore.

Je lisais aux toilettes.

Je lisais dans mon lit.

Je lisais en marchant, en mangeant, en essayant de suivre les cours. Le seul moment où je m'arrêtais vraiment, c'était quand je dormais. Mais mon cerveau, alors, inventait de nouvelles histoires.

Comme il me fallait vivre, je suis devenu professeur. J'essayais de donner aux enfants le goût de la lecture. De leur transmettre ce virus salvateur.

En règle générale, ça ne marchait pas très bien. J'étais triste, mais que pouvais-je y faire ? De retour dans mon petit appartement, j'écrivais sans relâche. Romancier, voilà

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EJEN000331.N0001
Dépôt légal : septembre 2010